

FRÉDÉRIC DAIGLE

*Chips! Peanuts!
Cracker Jacks!*

24 histoires savoureuses
des Expos

CHARLES BRONFMAN¹

Sans Charles Bronfman, les Expos de Montréal n'auraient jamais existé. Premier propriétaire du club, l'homme aujourd'hui âgé de 89 ans a bien failli quitter le navire avant même que celui-ci prenne le large. En effet, quelques mois après que Montréal eut obtenu sa franchise de la Ligue nationale, Bronfman en avait déjà assez. L'acharnement du maire Jean Drapeau, instigateur de la venue du Baseball majeur à Montréal, a toutefois eu raison de ses réticences : Charles Bronfman a finalement été propriétaire du club de 1968 à 1991 !

Quel foutoir !

Au départ, Jean Drapeau voulait que les Expos aient dix actionnaires qui se partageraient la mise de départ en investissant un million de dollars chacun. Mais il n'y en a jamais eu dix : nous étions six. Et, de ces six, je

1. Vous pourrez trouver les notices biographiques de chaque intervenant à la fin de l'ouvrage.

trouvais que seuls le financier Jean-Louis Lévesque – à la tête de la maison de courtage Lévesque-Beaubien et propriétaire des hippodromes Blue Bonnets et Richelieu – et moi avions des qualités de meneurs. Je lui ai donc proposé d’être le président. Après tout, nous sommes à Montréal, et je trouvais normal qu’un francophone soit à la tête de l’équipe. Il m’a demandé quel rôle j’y jouerais, et je lui ai répondu que je trouverais bien un poste qui me conviendrait.

Ce que je ne savais pas à l’époque, c’était que Lucien Saulnier et Jean-Louis Lévesque étaient des ennemis. Lévesque, propriétaire de Blue Bonnets, voulait une piste de course au parc Belmont, et Saulnier, en sa qualité de président du comité de direction de la Ville, la lui avait refusée. Lévesque a donc décidé de quitter le groupe d’actionnaires.

Peu après, j’ai demandé à Jean Drapeau de dénicher un autre investisseur francophone, et il a trouvé les frères Paul et Charlemagne Beaudry. Sydney Maislin, qui avait fondé Maislin Transport avec cinq de ses frères, a mis un peu d’argent dans le projet. Les autres investisseurs étaient le groupe Webster-Hallward, Johnny Newman, John McHale (qui avait quitté un poste important au sein du Baseball majeur afin de relever le défi de bâtir une nouvelle franchise en devenant son président) et moi. Plus tard, j’ai fini par racheter les actions des frères Beaudry, ce qui faisait de moi l’actionnaire majoritaire, avec 75 % de la mise. On ne m’a jamais forcé à faire quoi que ce soit : j’aurais pu refuser ou me retirer à tout moment. Je me suis dit que j’avais investi tellement de temps et d’énergie dans ce projet qu’il valait mieux que j’en sois l’actionnaire de contrôle.

La franchise des Expos a coûté 10 millions \$, et la Ligue nationale de baseball nous a permis d'échelonner les versements sur cinq ans au lieu de trois, à un taux d'intérêt de 4 %, excellent pour l'époque (c'était le taux préférentiel, peut-être même plus bas). Je considérais que c'était un bon investissement pour moi : vous perdez de l'argent chaque année, certes, mais vous récupérez la mise lorsque vous vendez le club.

Mais revenons à notre histoire. Nous étions à l'été 1968, au début du mois d'août. Nous n'avions pas encore effectué le premier versement à la Ligue nationale, nous ne savions pas encore où nous jouerions, et je ne voyais pas comment Jean Drapeau remplirait sa promesse faite au Baseball majeur de construire un stade pourvu d'un toit rétractable dans les délais exigés. Je suis donc allé voir le maire avec ma lettre de démission en poche. J'ai dit : « Vous avez fait ce que vous pouviez, j'ai fait ce que je pouvais. Nous n'avons pas de stade, c'est assez, ça suffit. » Il m'a répondu : « Donnez-moi vingt-quatre heures. »

Ce qui est en soi plutôt comique, car, quand j'étais jeune, mon père me disait toujours : « Quand une crise éclate, prends vingt-quatre heures pour réfléchir. » Le maire m'a demandé si je croyais pouvoir faire quelque chose d'autre dans les 24 prochaines heures, et je lui ai répondu que non. Alors, il m'a dit : « Donnez-les-moi quand même. »

Le lendemain, il m'a appelé pour me dire qu'il tenait une petite réunion dans son bureau, à laquelle assistaient plusieurs personnes, dont John McHale. « Venez me voir plus tard. Seul. »

J'y suis allé, évidemment. Le maire avait alors une photo du stade Jarry dans ses mains.

Ce que je ne savais pas, c'est que le président de la Ligue nationale, Warren Giles, avait accompagné McHale et quelques autres personnes au parc Jarry, dont le conseiller municipal Gerry Snyder qui, depuis 1962, était l'émissaire du maire Drapeau auprès de la Major League Baseball.

Lors de cette visite, on y jouait un match de baseball junior, et Giles avait adoré l'ambiance. Il faut dire qu'on n'avait pas manqué de souligner sa présence aux quelques milliers de spectateurs, lesquels l'avaient ovationné, ce qui avait flatté son ego. Le maire avait alors demandé à son équipe du génie civil de plancher toute la nuit sur un plan pour transformer le parc Jarry en un endroit digne de recevoir des matchs du Baseball majeur.

L'affaire était donc bouclée: les travaux ont commencé quelques semaines plus tard!

J'étais sous le choc: le maire Drapeau m'avait pourtant promis, dès les premières réunions, que nous aurions un stade doté d'un toit. Je suis donc allé voir M. Saulnier, le président du conseil de direction, pour lui signifier mon mécontentement. Ces deux-là faisaient la paire: le maire Drapeau était le plus grand vendeur de l'histoire, tandis que M. Saulnier était le gars le plus strict qui soit avec un budget. Ils faisaient une bonne équipe. Je lui ai demandé quand nous aurions le stade doté d'un toit.

— De quoi tu parles?

— Le maire a promis de faire construire un stade au toit rétractable, c'est même écrit dans une lettre!

— Je veux bien, mais montre-moi où il est écrit que le comité de direction ou que le conseil municipal a approuvé cette lettre ou autorisé le maire à l'écrire.

J'étais bouche bée. Il en a rajouté :

— Vous pouvez écrire une lettre. Je peux écrire une lettre. Le maire peut écrire toutes les lettres qu'il veut. Mais il doit avoir une autorisation de la Ville pour en écrire une comme celle-là.

J'avais donc en ma possession une lettre du maire, mais ce n'était pas une lettre officielle de la Ville de Montréal ! Jean Drapeau n'avait jamais soumis son projet de stade couvert aux autorités municipales !

J'étais éberlué. Je savais bien que ce stade ne verrait pas le jour... Pire : le maire était déjà en train de rêver au Stade olympique, dont la construction serait un désastre, comme on le sait.

C'étaient des temps fous.

À la même époque, un des grands réseaux américains était venu faire un reportage sur Montréal, qui passerait dans le cadre de la télédiffusion de son match hebdomadaire. En entrevue, on m'avait demandé si nous avions notre stade. J'avais répondu que non, pas encore, mais que nous en aurions un bientôt. Le genre de choses que vous devez dire en de telles circonstances. On m'avait alors rétorqué : « Savez-vous que si le club ne joue pas à Montréal, il ira à Buffalo ? » J'avais répondu que je savais tout cela. Quel foutoir ! Tout l'été, c'était comme si nous étions dans des montagnes russes.

Les journalistes américains pouvaient bien dire ce qu'ils voulaient : la ville de Buffalo n'avait pas de stade elle non plus. Par contre, elle avait un club AAA, ce que nous n'avions plus depuis le départ des Royaux en 1960...



Malgré tous ses défauts, le parc Jarry m'a procuré certains de mes plus beaux souvenirs avec les Expos! Après le premier match à New York, le 8 avril 1969, le match d'ouverture à Montréal est assurément inscrit au sommet de la liste.

À New York, la grande contralto montréalaise Maureen Forrester avait chanté l'Ô *Canada* devant près de 45 000 Américains debout pour écouter notre hymne national. C'était fabuleux! Et nous avons gagné le match 11 à 10!

Le jour du match d'ouverture au parc Jarry, l'après-midi du lundi 14 avril, sous un soleil radieux, il devait faire 20 °C, mais le sol n'était pas encore dégelé! Et la foule! Le stade était rempli à craquer: 29 184 billets avaient été vendus. Les derniers sièges avaient été installés deux heures avant l'ouverture des portes!

Je me rappelle que Larry Jaster était notre lanceur partant et que nous avons pris une avance de 6 à 0 après trois manches. En début de quatrième manche, les Cardinals avaient marqué sept points! Je hurlais comme un fou! Heureusement, nous avons fini par remporter le match au score de 8 à 7!

Mon pire souvenir? Le dernier match que nous avons joué au parc Jarry. Nous avons eu une année terrible, je crois même que nous étions les derniers au classement. C'était un jour horrible, il pleuvait. Je me suis alors mis à penser à toutes les belles heures que nous avons vécues à cet endroit, et je me disais que c'était bien triste de quitter les lieux de cette façon.



Lorsque le maire Drapeau a été autorisé à faire construire son Stade olympique, je savais que notre projet de stade de baseball venait de s'évaporer.

J'avais dîné avec un des ministres du cabinet de Robert Bourassa. Je lui avais dit: «Vous devez stopper le maire! Ce stade va coûter cent millions!» Il m'avait répondu: «Non, non! Selon nos calculs, nous en sommes à trente-sept ou trente-huit millions...»

Jamais je n'aurais cru que, finalement, ce stade coûterait plus d'un milliard! Et ce satané toit rétractable qui ne fonctionnait jamais! C'était si important d'avoir un toit rétractable. Jouer sous un dôme quand il fait beau n'a pas beaucoup de sens. Étant donné notre climat, il est important de pouvoir être dehors pour profiter des belles journées...

Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient, et le maire Drapeau ne nous a pas laissés exprimer notre opinion avant le début des travaux. Il n'acceptait aucun conseil. Le stade était si mal conçu pour le baseball que, déjà, dans la dixième rangée, vous étiez trop loin de l'action! Quel désastre!

Je me rappelle être allé voir le stade, un jour, avec notre directeur des finances, Harry Renaud, et John McHale. Mon Dieu, ces sièges jaunes! John m'a demandé quel était mon problème avec le jaune. Je lui ai expliqué que, quand nous jouerions en soirée, les sièges jaunes non occupés brilleraient tellement que c'est tout ce que les gens remarqueraient, au stade et à la télé.

Le Stade olympique était très mal adapté au baseball à cause non seulement de la configuration des sièges, mais aussi du gazon synthétique de mauvaise qualité. Mais il faut avouer que, à cette époque, le bon gazon synthétique n'existait pas...

Je l'ai toujours dit: si nous avions eu un stade adéquat au centre-ville, les Expos n'auraient jamais quitté Montréal pour Washington. En tout cas, moi, je n'aurais jamais quitté l'organisation et j'aurais tout fait pour garder le club ici.

Nous avons identifié quelques sites pour édifier ce stade, mais nous savions que, tant que le Stade olympique serait là, aucun gouvernement n'entreprendrait ce projet avec nous.

Au fil des ans, nous avons attiré de belles foules, mais nous n'avons jamais eu un bon contrat de télévision. Par comparaison, la dernière année où j'ai possédé les Expos, nos revenus totaux équivalaient au contrat de télé local signé par George Steinbrenner et les Yankees... Nous ne pouvions donc pas rivaliser avec ces géants.



Au cours de mes 24 années à la tête de l'équipe, je me suis mêlé deux fois des opérations baseball. Une expérience douloureuse à chaque occasion, mais pour des motifs bien différents.

Lors de la première saison, j'ai réussi à convaincre le gérant, Gene Mauch, de me confier la liste des signaux offensifs. J'étais tout excité! Je savais quand un gars allait tenter de voler un but, déposer un amorti, etc. Mais le plaisir n'a pas duré: je me suis mis à avoir peur de vendre la mèche aux autres équipes! Je me disais que, si je bougeais de telle façon, ou si j'avais telle ou telle réaction à tel moment du match, nos adversaires, en m'observant, devineraient ce que nous allions faire.

En juin 1969, nous avons échangé Maury Wills aux Dodgers de Los Angeles. Or, quand on échange un joueur, les signaux changent. Je n'ai pas attendu que Gene vienne me donner les nouveaux: je suis allé le voir pour lui dire de les garder pour lui, que c'était trop de responsabilités que de les connaître!

La deuxième, c'est en 1984, j'ai demandé à ce que l'on échange Gary Carter. Peut-être ai-je eu tort, mais la raison derrière cette décision est que, malgré tout son talent, il n'était pas considéré comme un joueur d'équipe.

Je lui ai dit une fois – c'est une chose terrible à dire, je l'admets, mais j'étais tellement fâché – que si nous étions en huitième manche, tirions de l'arrière par un point et qu'il se présentait au bâton avec un coureur au deuxième but, au lieu de le regarder frapper j'irais aux toilettes! Lorsqu'il m'a demandé pourquoi, je lui ai répondu que, au lieu de pousser la balle au champ droit pour faire marquer le gars du deuxième, il tenterait de frapper un circuit pour faire les manchettes le lendemain. Je pensais qu'il allait me mettre son poing en pleine figure! Mais il ne l'a pas fait: Gary était un gentleman.

Nous ne cessons de perdre avec Carter dans la formation. Certains de ses coéquipiers trouvaient qu'il ne pensait qu'à lui. Je le sais, car certains d'entre eux sont venus m'en parler. Je me disais que, si nous pouvions mettre la main sur quelques bons jeunes joueurs, au pire, nous perdriions sans lui. J'espérais que nous le remplacerions adéquatement. C'est là la plus grande erreur de l'affaire: nous n'avons pas obtenu les bons joueurs en retour.

Je pense que le plus grand problème que Gary a eu avec les Expos, c'est qu'il n'y a jamais vraiment eu de bons frappeurs devant lui ni derrière lui pour le «protéger». À New

York, il était juste une vedette parmi tant d'autres; la pression de produire des points n'était pas aussi forte sur ses épaules. Ici, il n'a jamais pu frapper à la hauteur de son talent.

Plusieurs personnes ont critiqué cet échange et se sont interrogés sur mes motivations. C'est vrai qu'à l'époque, je trouvais que deux millions de dollars par année pour un joueur, c'était trop, mais ce n'est pas ce qui explique la transaction. Comme le font tous les propriétaires en pareilles circonstances, j'ai pris les moyens qui me semblaient les meilleurs pour gagner.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Charles Bronfman	9
Claude Raymond	19
Stephen Bronfman	32
Denis Coderre	39
Jacques Doucet.....	45
Steve Rogers	61
Danny Gallagher.....	79
Claude Lavoie	85
Alain Usereau	96
Pierre Durocher.....	105
Sandy Carter	117
Roger D. Landry	124
Réjean Tremblay	133
Daniel Cloutier	142
Dave Van Horne	150
Christian Tétreault.....	158
Larry Walker.....	167
Mitch Melnick.....	173
Alex Agostino	188
Marc Griffin.....	201
Perry Gee	210
Rodger Brulotte	220
Richard Milo.....	228
Frédéric Daigle	237
Biographies.....	247
Remerciements.....	267
Un mot sur l'auteur	269